Cour
Fr c
7025

PREMIERE CATILINAIRE,

OU

LE DÉJEUNER DES ARISTOCRATES,

EN ATTENDANT LES AUTRES REPAS,

Par un Ami de la Révolution.

Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portoient, à leur tour les écrase.
Henriade, chant septieme, pag. 115.

JUSQUES à quand, ennemis de la révolution, abuserez-vous de notre patience ? quand cesserez-vous de nous outrager ? quoi ! de voir que le peuple a retrouvé ses forces, que toutes les provinces se confédérent, qu'elles brisent le sceptre de fer de la tyrannie ; rien de tout cela ne vous déconcerte ? vous n'êtes pas convaincus que vos sinistres projets nous sont connus, que par-là ils demeurent anéantis ? croyez-vous que quelqu'un de nous ignore votre conduite perverse, vos assemblées mystérieuses ; ce que vous avez fait, ce que vous voulez faire, quelles sont vos tentatives ?

Mz W 14319 pt. 1

O ciel ! tu vois la trame inhumaine de ces hommes odieux, & ta vengeance n'éclate point ! que dis-je ! ils ſemblent même la braver ? ils forgent dans l'obſcurité les traits de leur perfidie ; ils nous les lancent ; & nous, François courageux, nous en détournons la direction, & *nous penſons que notre devoir eſt rempli.*

Vils ariſtocrates, vos iniquités ne devroient-elles pas déjà vous avoir précipités dans le gouffre que vous nous creuſez ? car enfin, ſi l'intégrité des loix met dans le ſupplice une proportion aux forfaits, vous les frappez d'impuiſſance pour laver les vôtres. Un ſeul crime ne ſuſpend point la mort du coupable ; cet exemple ſe perpétue tous les jours, & nous ſouffrons depuis plus d'une année, des fratricides qui ne conçoivent que des idées de meurtre, à qui l'habitude de la ſcélérateſſe ne donne encore que plus d'audace ; qui brûlent d'impatience de ſouiller leurs mains ſacrileges dans le ſang de la nation entiere ; & qui veulent des ruines de la monarchie, élever le trophée de leurs attentats. Citoyens ! les mânes de tant de victimes innocentes dans cette ſérie d'horreurs, nous reprochent notre indulgence.

François, & vous peres conſcrits (1), nos ennemis attiſent les feux de la diſcorde, ils correſpondent d'une ville à l'autre ; c'eſt une chaîne qui ſe prolonge même juſque dans le ſénat ; c'eſt là que ſe rivent les principaux anneaux. Oui,

(1) *Peres conſcrits.* Tous les auteurs latins varient ſu l'étymologie de ce mot. Il ſuffit de ſavoir que c'eſt ainſi qu'à Rome on appelloit les ſénateurs.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

défenſeurs illuſtres de nos droits, des Catilina ſiegent à vos côtés, ils préparent les matériaux d'une contre-révolution, diſpoſent la charpente de l'édifice, taillent la pierre angulaire. Ne leur donnons pas le temps d'exécuter leur barbarie; frappons,... mais non, différons : ſurveillons les. En vain ils portent un maſque, ils ſe trahiſſent eux-mêmes; les lâches! ils ſentent donc intérieurement la néceſſité du bien public, puiſqu'ils en empruntent la phyſionomie! Citoyens! leur duplicité ne nous ſera point cachée : il n'eſt point de ſombres démarches, que ne percent les lumieres du patriotiſme! redoublons de zele, & comptons d'avance ſur la force de nos bras. Craindriez-vous les obſtacles? les lauriers du haſard ſe flétriſſent, ceux du courage ſont toujours verds.

Détracteurs des principes de la juſtice, quel ſuccès pouvez-vous attendre? on ne quitte point les traces de vos pas, on vous entoure, on prévient vos attaques, on s'arme : aucun de vos complots ne nous échappe; le préſent, le paſſé, tout s'offre à nos yeux, & je vais vous en préſenter le tableau effrayant.

Vous ſouvenez-vous des diviſions qui déchiroient nos provinces? n'étoit-ce pas vous qui les agitiez!... Le renverſement de la monarchie, qui l'avoit combiné? vous! Vos aſſemblées nocturnes inſpiroient la terreur, là vous ouvriez une carriere à vos cabales, vous recherchiez les detours, vous conferiez ſur les moyens d'élever un mur d'airain, qui épuiſât les forces des amis de la révolution.... Aurez-vous la témérité de le nier? & les troupes dont vous inveſtiſſiez le ſénat, & vos appareils de guerre, & les poignards prêts, les torches, la

craie fatale, & les bourreaux enrégimentés, & les prisonniers des maisons de force qu'on devoit déchaîner sur les citoyens, & ce chemin tracé à Montmartre pour l'assiette de cinquante pieces de canon, & le feu formidable de la Bastille qui se seroit joint à celui de la troupe ennemie, & l'ordre donné, le moment fixé pour le massacre des sénateurs, & ces 6000 nobles qui auroient correspondu avec le gouvernement pendant cette scene affreuse ; & le saccagement, le pillage du palais royal, ne sont-ce pas là des preuves de votre conspiration (2) ?

Oui, dignes représentants, sur l'autel même de la patrie, ces vampires alloient se repaître de votre sang. Vos travaux étoient perdus pour l'état.

A cette époque, cruels aristocrates, l'enlévement du roi n'étoit-il pas déterminé ? ses vues bienfaisantes vous irritoient. Et vous vous écriez aujourd'hui qu'il est prisonnier dans Paris ? imposteurs ! un roi qui repousse l'amorce insidieuse de la flatterie pour se confondre dans la pure amitié de ses sujets, peut-il être prisonnier au milieu d'eux (3) ? Si l'on ne s'éloigne point de sa per-

(2) On ne sauroit assez répéter cet infâme complot : il nous tient en état de défense contre ceux qu'on pourroit tramer à l'avenir, & il s'en projete tous les jours. On connoît celui du comte de Maillebois.

(3) Plût au ciel que les rois fussent sans cesse au milieu de leurs sujets ! ils apprendroient à devenir citoyens, ils liroient dans le code de la sagesse. (Pour régner tranquillement, a dit *Périandre*, il faut être gardé par la bienveillance publique, plutôt que par les armes). Néron, le cruel Néron, dans les premieres années de son regne, étoit hu-

ſonne, c'eſt qu'on appréhende vos manœuvres ; c'eſt qu'il faut une garde à la vertu ; qu'elle ne connoit point l'adreſſe, & qu'on peut la corrompre, ſans qu'elle ſente l'influence du poiſon dont elle reçoit le venin.

Nous diſſimulerez-vous que vous avez ſoudoyé des hommes avilis pour le monôpole des grains, que vous les avez fermé dans vos greniers pour nous aſſujettir par la famine ! fauteurs de l'oligarchie, ſi vous euſſiez réuſſi, que ſerions-nous devenus (4) ?

N'êtes-vous pas les auteurs des libelles qui ſe répandent ? libelles attentatoires à la république, où vous avez l'indécence d'y conſigner des calomnies contre l'Aſſemblée Nationale ? elle a tout détruit, dites-vous, pour créer imparfaitement (5) :

---

main ; *grand Dieu ! pourquoi ſais-je écrire*, s'écria-t-il avec bonté, lorſqu'on lui préſenta à ſigner la ſentence d'un criminel condamné à mort. Bientôt les courtiſans infecterent ſon cœur : il rebuta Séneque, parce que ſa ſaine morale contraſtoit avec les penchants qu'on lui inſpiroit, il devint lâche, débauché, perfide, empereur injuſte, mauvais citoyen, cruel enfin, il pouſſa ſa férocité juſqu'à poignarder ſa mere. Que de lâches courtiſans entouroient nos rois même au berceau ! Ainſi le vice propageoit en eux, parce que la fourberie, la baſſeſſe des flatteurs, étoient leurs livres d'éducation. Pauvre peuple, comme on t'emmuſeloit !

(4) Pauvres grenouilles ! qu'allions-nous devenir dans le fond de nos marais ! *Mercier.*

(5) Si l'Aſſemblée Nationale a tout détruit, c'eſt que tout étoit vicieux, & que pour ſubſtituer un nouvel arbre à la place de celui qui eſt pourri, on ne peut ſe ſervir des racines de l'ancien. *Plût au ciel*, a dit la plume de bronze de M. Servan, *que dans ce moment critique, tout homme*

elle a détruit la rouille des abus, à qui vous devez vos lambris dorés ; c'eſt-là que ſont imprégnées les ſueurs du peuple.

Mais paſſons ces faits, il en eſt de plus récent. Vous ſemez, de nouveau, dans les eſprits foibles, le germe d'une crainte puſillanime (6). Vous tâchez de les façonner à vos baſſeſſes, d'en faire les agents paſſifs. Moteurs du déſordre, vous le voyez ſe diſſoudre avec une rage écumante, vous l'alimentez encore ; mais la main du patriotiſme a terraſſé cette hydre monſtrueuſe, il ne lui reſte plus que quelques ſouffles de vie, qui ne tarderont pas à s'éteindre.

ſage oſât ſe donner à lui-même la place, & s'il le pouvoit, la hauteur d'un obéliſque dans les places publiques !

Peuple, défiez-vous des libelles catilinocratiques. *L'intérêt*, dit la *Rochefoucault*, *parle toutes ſortes de langues, & joue toutes ſortes de perſonnages, même celui de déſintéreſſé.* La fauſſeté a de dangereuſes inſinuations, parce qu'elle s'arme ſouvent des ſubtilités de la dialectique: qu'elle emprunte le ton de la philoſophie, & que les maximes empoiſonnées ont un air de vérité qui ſéduit. L'Aſſemblée Nationale a uſurpé, dit-on, l'autorité royale: elle n'a rien uſurpé, elle a conquis vos droits, elle a diviſé les pouvoirs & placé entr'eux un équilibre ſans lequel vous retomberiez dans votre ſervitude. Rappellez-vous ce mot d'un philoſophe du ſiecle paſſé. *Un prince qui a le pouvoir de tout faire, penche toujours pour le mal, parce que ſes courtiſans l'y entraînent. Reſſerrez les limites de ſon autorité ; ſi vous y parvenez, vous avez un roi citoyen.*

(6) Quelques folliculaires, en donnant une fauſſe interprétation aux décrets de notre diete auguſte, s'évertuent à épouvanter les eſprits foibles. Ce ſont des viperes que la révolution foule, & qui veulent la frapper de leur dard vénimeux ; mais la compreſſion qu'elles ont reçue, eſt trop forte, pour qu'elles ne ſoient pas elles-mêmes trop foibles.

Vous mépriſez les décrets de l'Aſſemblée Nationale (7); mais elle domptera votre morgue & la fougue de vos excès.

Ne ſommes-nous pas inſtruits de l'établiſſement projeté d'une *ſociété monarchique* (8) ? N'eſt-il pas convenu que vous y admettrez tous ceux qui, nés ſans mœurs, ſans probité, ne ſuent que le crime ? Votre prétexte n'eſt-il pas de rétablir l'autorité royale ? doutons-nous que ce ne ſoit plutôt pour recréer le deſpotiſme, pour appéſantir ſon joug ſur nous, pour enfoncer dans nos propriétés les ancres de l'eſclavage, pour uſurper nos fortunes, pour nous transformer enfin, de libres que nous ſommes devenus, en miſérables ilotes (9).

Ces jours derniers, ne nous a-t-on pas appris que vous aviez formé le complot de conduire le roi à la ſeconde ville du royaume (10), & que là

---

(7) On connoît la conduite du ſieur Merle, ſurnommé marquis d'Ambert ; c'eſt celle de ces hommes qu'il faudroit peut être fixer dans un téleſcope, pour appercevoir en eux un ſymptôme d'humanité.

(8) Ou *monarchiſte ;* car on ne s'accorde pas, dit-on, ſur le nom. Cette ſociété travaillera à preſſer la contre-révolution. C'eſt une corporation de nouveaux juifs qui attendent le Meſſie ; car ceux qui étoient autrefois ſi injuſtement mépriſés, ſont aujourd'hui nos amis, nos freres, & ont déclaré que Louis XVI étoit le Meſſie qu'ils attendoient.

(9) *Ilotes.* C'étoit à Sparte l'ordre des valets ; il y en avoit un autre, celui des maîtres (les Lacédémoniens). Que de valets ſous nos anciens maîtres !

(10) D'après le rapport de pluſieurs journaliſtes, le comte de Maillebois eſt le moteur de cette conſpiration, il demandoit au roi de Sardaigne, y eſt-il dit, huit mil-

des troupes étrangeres devoient se rendre pour s'avancer vers Paris ? massacrer tout ce qui s'opposeroit à leur passage, former le blocus sous les murs de cette ville, & représenter enfin un second acte de meurtre de la St. Barthelemy, si les citoyens eussent refusé de se soumettre ?

---

lions, autant au roi d'Espagne & au roi de Naples. De plus, il proposoit de faire un emprunt cautionné par le roi de Sardaigne. Ce monarque étoit prié de fournir une armée de vingt-cinq mille hommes, qui, partagée en trois divisions, devoient entrer dans le Dauphiné par Embrun ; dans le Lyonnois par la Savoye, dans la Provence par Nice. Les mécontents de ces provinces devoient joindre cette armée, & y être engagés par des adresses, & un manifeste publié par des hommes vendus à l'aristocratie. Ces armées devoient se rendre à Lyon où l'on espéroit être favorisé par les annoblis. Le roi devoit être invité à s'y rendre.

Les petits princes d'Allemagne étoient aussi engagés à entrer par l'Alsace, & dans la haute Champagne avec deux armées de dix à douze mille hommes pour faire diversion.... On est assuré, ajoute-t-on, que le roi n'avoit aucune connoissance de ce projet

François, ce complot n'inspire-t-il pas une fureur civique! voilà les coups qu'on vouloit vous porter ! mais vous êtes trop valeureux pour redouter ces entreprises aristocratiques. On ne traverse point impunément tout un peuple guerrier. D'ailleurs, il est de l'intérêt des couronnes étrangeres, dans la révolution actuelle, de ne point laisser sortir leurs troupes de leurs frontieres. La commotion est universelle, tous les peuples veulent conquérir la liberté, elle jette déjà des étincelles dans leurs cœurs, & l'absence des forces militaires, seroit un moment favorable pour l'explosion ; cependant, François, soyons toujours sur nos regards ; méfions-nous même de certaines personnes qui semblent ne désirer que la liberté, qui s'enflamment dans leurs propos. Ce sont pour la plupart des espions, des émissaires de l'aristocratie, qui étudient nos démarches pour les combattre.

Vous voyez comme tout eſt connu, comme on découvre toutes vos atrocités. Graces au ciel, nous avons évité vos coups ! un génie bienfaiſant protége la France : il dirigera nos pas, & toutes vos entrepriſes viendront échouer contre notre vigilance. Nous avons ſéparé les reſſorts de vos artifices ; la vérité eſt dans le centre par nos ſoins ; leur action eſt impoſſible. Si vous réfléchiſſez, l'eſpérance eſt incompatible avec le but que vous vous propoſez ; & pour votre honte, l'illuſion ſeule l'accrédite. Penſez-vous que la liberté ne repouſſera pas vos dernieres attaques ? en vous fatiguant, elle a acquis une force expenſive, incommenſurable ; votre perfidie lui étoit néceſſaire. Ainſi du milieu des périls dont vous entouriez le ſénat françois, ſa naiſſance a été provoquée par votre impulſion. Elle eſt ſortie du berceau où vous n'avez pu l'étouffer ; elle eſt aujourd'hui majeure ; vos efforts aſſervirent les droits de la nature ; les difficultés ne ſervent qu'à cimenter leur pouvoir.

Mais puiſqu'enfin l'égoïſme exile vos ames dans une ſphere ſi étroite, qu'elle ne ſauroit en franchir les bornes, & s'élever aux hautes idées d'un noble ſentiment ; partez, ariſtocrates ; la patrie vous déſavoue. « Fuyez, vous diroit-elle, ſi ſa » voix parvenoit juſqu'à vous ; fuyez, vous qui » avez répandu le ſang de tant de victimes ; qui » avez ſouflé le poiſon dans des cœurs innocents » par vos ſéductions ; qui avez cherché la vertu » chancelante pour la combattre, & y ſubſtituer » l'idée du crime ; fuyez, vous dis-je, j'ai ſouffert » trop long-temps l'empire de votre tyrannie ».

Ce seroient-là les plaintes légitimes que la patrie vous adresseroit ; mais pourquoi vous parler de patrie ? vous n'en eûtes jamais. Pour en avouer une, il faut être loyal, & vous n'êtes que barbares. Ce qu'il vous faut répéter, c'est que vos noires coalitions seront infructueuses, & que la liberté est aujourd'hui notre élément. Ne songez donc pas à trouver en nous un peuple imbécille, prêt à baiser la verge du despotisme. Les lumieres de la philosophie réfléchissent sur nous, & chassent les vapeurs de l'ignorance. Il n'est point de Phocion (11) ; sous cet heureux climat le nombre de patriotes s'augmente tous les jours.

Les François ne sont plus un peuple léger & volage ; ils se sont identifiés avec cette force de courage, qui agrandit l'ame, & la rend impatiente de péril, pour en triompher avec intrépidité. La molesse ne l'énerve plus : il ne se livre plus à la frivolité, au luxe, à l'oisiveté, qui perdirent Athenes par les maximes d'Aristophane, & firent boire la ciguë à Socrate, pour avoir tenté vainement de faire des prosélytes à l'intérêt public.

Si vous prétendez nous asservir encore, creusez un tombeau pour tous les vrais François ; mais tremblez sur-tout d'y être précipités les premiers.

---

(11) Phocion voyant que les Athéniens se laissoient asservir par le despotisme, & que ses sages maximes ne pouvoient point tirer le peuple de son avilissement, fut dans la solitude pleurer la perte de la république. François, puissions-nous tous avoir le courage de Mucius Scévola ! On lira l'historique de ce héros dans ma seconde Catilinaire.

Partez donc, homme teints de ſang, & n'attendez pas que nos regrets vous ſuivent, ou ſi la férocité a tant de reſſources, pour qu'il vous en reſte encore, ſachez que les Brutus veillent ſans ceſſe, & que le glaive de la liberté menace les tyrans.

Vous, peres conſcrits, notre déférence à vos décrets eſt inviolable, en vain la calomnie empoiſonne vos ſaines maximes; ſon fiel ne diſtille point dans nos cœurs. Après le ſuccès de vos pénibles travaux, pourriez-vous croire à notre ingratitude? Si les ennemis de l'ordre vous redoutent, c'eſt que l'intérêt perſonnel de ceux qui vivoient de nos dépouilles, s'eſt joint à l'eſprit de corps; mais ces champions ſe coaliſent vainement, *ils n'en mordront que plutôt la pouſſiere.* Nos fédérations martiales cimentent votre prépondérance, & aſſurent leur chûte. Les rayons de la vérité les offuſquent, mais le ſoleil que nous ne pouvons fixer, en parcourt-il moins ſa carriere? Perſiſtez, votre gloire n'en ſera que plus brillante, & repoſez-vous ſur le courage du nombre puiſſant des patriotes zélateurs.

Et vous, François, mes concitoyens, ſacrifiez votre vie, s'il le faut, pour le bonheur commun; » il en eſt de lui, a dit J. J. Rouſſeau, comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix que lorſqu'on en jouit ſoi-même, & dont le goût s'éteint ſitôt qu'on les a perdues ». Vous en jouirez bientôt, réuniſſez-vous donc pour recevoir ſes premiers dons, bravez tous les écueils : un grand cœur aime mieux périr que de vivre ignominieuſement; la crainte fait l'eſclavage; le premier des devoirs eſt de ſervir ſa patrie; *un royaume libre*

n'eſt jamais ſi corrompu qu'il ne ſe corrompe cent fois plus ſous le regne des tyrans. Regardez, François, derriere vous, qu'étiez-vous ? dégradés par le pouvoir arbitraire de ceux que jadis on appeloit *grands*, vous étiez le piédeſtal de la féodalité, de ce coloſſe qui ſans pudeur ſe paroît de vos dépouilles. Vos biens n'étoient point à vous, vous ne vous apparteniez point à vous mêmes ; peuple ſerf, attaché à la glebe, on faiſoit de vous un trafic honteux, & vous ne ſentiez point votre humiliation ! voyez cet amas horrible de droits féodaux ; la cruauté en fut l'inventrice, & il n'eſt point d'expreſſion aſſez fortes pour vous en peindre la cruauté (12).

Vous ne pouviez vous dégager des chaînes innombrables de la ſuperſtition. Vous portiez un reſpect fanatique à ces miniſtres d'un Dieu juſte & bon, qui vous prêchoient ſous un maſque apoſtolique la charité, & qui ne ceſſoient de vous opprimer ; qui, inutiles à l'état, s'adonnoient à tous les excès & alloient même juſqu'à employer les ſignes de la religion à aſſouvir leur cupidité (13).

---

(12) Quelle galerie honteuſe ! quelle immenſité d'uſurpations qu'on oſoit appeller des droits. Grand Dieu ! l'humanité n'étoit-elle donc alors que dans le dictionnaire de la fable ? Peuple, autrefois enfant, tu n'étois qu'une bête de ſomme ..... aujourd'hui majeur, aiguiſe tes armes ſur l'autel de la patrie, elles auront le fil de la liberté.

(13) Ce fut un moine, qui, par l'ordre de Louis XIII, appliqua un crucifix de fer chaud ſur les levres d'un curé nommé *Grandier*, qui déjà déchiré ſur l'échafaud par les torture du ſupplice, détournoit le viſage, lorſqu'on lui préſentoit l'image d'un Dieu de paix, qui augmentoit ſes tour-

(Je suis loin de confondre dans cette classe les vrais pasteurs) ; l'hypocrisie formoit les caneaux de l'immensité de leurs richesses, & c'est sous ce voile encore que ces aristocrates en chaire font des imprécations contre notre diete auguste.

Vous étiez accablés, François, par l'autorité absolue des parlementaires, de ces corps antiques qui exerçoient leur pouvoir despotisque sur vous ; dont la plupart sans la connoissance des lois qui empêchent l'injustice alloient opiner pour la mort d'un citoyen, *qu'on interrogeoit par des supplices, des torches, des chaînes, des leviers & tous ces instruments inventés pour la douleur, comme l'a dit un celebre magistrat* ; le gain ou la perte de vos procès, dépendoient de la protection, & vous ne sortiez de cet autre ténébreux (le palais) qu'après vous être ruinés au paiement d'un dédale de droits chimériques & injustes. Ainsi dans le

---

ments, par la noirceur de l'artifice de Louis XIII, qu'on appeloit le juste, & la profanation du moine qui prêtoit son ministere à cet acte de cruauté, que les barbares n'avoueroient pas ; ainsi le curé parut au peuple un apostat..... François, voilà quels étoient vos rois ; excepté Henri IV, Louis XII, Louis XVI, quel est le roi citoyen digne d'être cité, le glorieux Louis XIV, le Sardanapale Louis XV ? &c. &c.

Voyez jusqu'où va même l'hypocrisie des ministres d'un Dieu bienfaisant. L'évêque de Blois défend aux prêtres de son diocese de donner l'absolution, fût-ce *in articulo mortis*, à tout religieux ou religieuse qui voudroit profiter du bienfait de l'Assemblée nationale. *Chronique de Paris.* Et voilà ces hommes qui abusent de la religion, pour la faire servir à leur dépravation, qui tonnent dans leurs mandements, contre ceux qui ne sont pas charitables, & qui maîtrisent nos consciences pour s'assurer nos fortunes !

temple même de Thémis marchoient à tête levée, la fourberie, l'obsceſſion ; & les balances de cette déeſſe ſervoient moins à peſer vos intérêts qu'à pencher ſous le poids des ſollicitations.

Mes compatriotes, combien votre ſituation actuelle differe de celle qui vous aſſerviſſoit. Que de guêpes dévoroient le miel de vos ruches ! Liſez la liſte de ces penſions exorbitantes, ſi peu méritées & ſi exactement payées, & dites avec Monteſquieu : « les bons princes penſionnent non des louangeurs & des pariſites, mais des citoyens integres & vertueux. »

Le mérite ſera maintenant la vertu de l'état, lui ſeul conſolidera la conſtitution ; nous aurons un Roi citoyen & non un Louis XI (14). Les miniſtres, par leur reſponſabilité, ne pourront plus être infidelle ; nous ne verrons plus fixé contre nous, pour avoir réclamé notre exiſtence civile, ces *ultima*

---

(14) Louis XI, parricide, ne trouvant ſes ſeuls plaiſirs que dans la cruauté. Ce fut lui qui ordonna que les deux fils de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, fuſſent attachés ſous le poteau de décolation de leur pere, pour ſentir couler ſon ſang ſur leur viſage. Ces jeunes princes furent enſuite fermés dans des cachots pointus par le fond ; il étoient fuſtigés deux fois par ſemaine, & on leur arrachoit une dent de trois en trois mois ; l'aîné devint fou & mourut dans ſon cachot, le ſecond en ſortit à la mort de l'infâme Louis XI, d'après une requête préſentée en 1483. On ne voyoit, au rapport de Daclos, que des gibets qui entouroient le palais royal. Ce cruel ſe cachoit derriere une jalouſie, pour voir le tourment de ceux qu'on traînoit au ſupplice. Il fit conſtruire quantité de cages de fer qu'il appelloit ſes *fillettes*, pour y enfermer ceux qui reprouvoient ſes attentats & qu'il faiſoit périr ſans forme de procès ; un tyran exerce ſa barbarie ſur les innocents, & ſe lie avec les coupables.

ratio regum (15). Plus de baſtille ! monument barbare, aſyle de l'innocence, tandis que le crime étoit ſous le dais ; plus de lettre-de-cachet ; plus de Richelieu, de Maſarin, de Choiſeuil, &c., plus de privileges, plus de fiefs, plus de droits féodaux, &c. &c. &c., la déclaration des droits de l'homme, ſera le catéchiſme du citoyen, & nous proférerons tous ce mot qui étoit dans la bouche même des enfants, à Sparte, *non, je ne ſerai point eſclave.*

Et toi, divine liberté ! le plus beau préſent que le ciel puiſſe nous faire ; enflamme-nous du courage ardent de l'héroïſme ; détruits ces préjugés antiques, qui ſont encore le code des eſprits foibles, & que ta lumiere bienfaiſante pénetre dans tous les cœurs.

---

(15) *Ultima ratio regum*, la meilleure raiſon des Rois ; c'eſt ſur les canons qu'on a tenté d'employer ſi ſouvent à nous maſſacrer, que ſe lit, François, cette deviſe. Si le feu ſacré de la liberté enflamme vos cœurs, gravez ſur ſon autel, *prima ratio populi*, la meilleure raiſon du peuple ; alors votre victoire ſera certaine, & vous ne ferez marcher les *ultima ratio regum* que pour punir nos ennemis. Par la confédération de nos bras & de nos lumieres, nous renverſerons cette colonne d'abus qui, depuis tant de ſiecles, s'élevoit dans la France ; plus elle a été puiſſante & plus ſa chûte ſera lourde. Puiſſe-t-elle ſe briſer ſur le corps des ariſtocrates ?

Fin de la Premiere Catilinaire.